

Au départ, il y a les femmes.
Les femmes m’envahissent, prennent possession, me gavent, m’étourdissent. Les hommes ont pris la relève mais ce sont les femmes qui ont commencé.

Au départ, il y a les femmes, leurs litanies, leurs vies réglées, mesurées, leur loi, pas seulement les études, le mariage, les enfants, ça aussi, mais surtout la loi du silence, leur résignation plus ou moins docile, leur façon de faire semblant, de sourire quoi qu’il arrive, de se retrouver pour parler de rien, d’ignorer le vide qui menace de me tuer. Il y a leurs apparences, leurs corps robustes, ridés, grêlés de taches de rousseur et de grains de beauté, leurs mains rêches dans lesquelles je disparaîs, leurs yeux

qui balaient la maison, qui se cognent aux murs,
qui s'évadent un peu dans le jardin, pas longtemps.

Au départ, il y a les femmes et leurs lamentations,
les larmes qu'elles ravalent, leurs histoires, leurs
prières, leurs espoirs, leurs regrets qui se mélangent
au lait, leurs chagrins venus des temps anciens, char-
riés par celles qui les ont précédées.

Au départ, il y a les femmes, leurs odeurs de
réchauffé, la nourriture qu'on ne peut plus avaler.
Il y a leur besoin de gâter, de bourrer, de remplir
les ventres jusqu'à ce qu'ils débordent. Une fois
les ventres pleins, les femmes sourient, elles débar-
rassent. La table, pas les ventres. Les ventres doivent
se débrouiller. Le mien envisage deux possibilités :

Leur ressembler? Sûrement pas. C'est ce qu'elles
veulent pourtant, les femmes aiment se prolonger.

Leur échapper? Oui, échapper aux femmes, l'idée
m'est venue assez tôt (sans le mode d'emploi).

Échapper.
Il faut deux *p* à échapper parce qu'il faut deux pieds pour s'échapper. À l'âge où j'apprenais les règles de grammaire et d'orthographe, ma mère avait affiché celle-ci au mur de la cuisine. Je pense avoir réussi à lui échapper (j'ai deux pieds). J'ai échappé à la plupart des femmes vivantes que je connais.

Voilà qu'une morte me tombe dessus.

Pas n'importe quelle morte.

Celle-là. Palmyre.

Palmyre et son odeur saturée de genêts, de matins, d'enfance.

Plus précisément, elle me retombe dessus, car ce n'est pas la première fois que Palmyre s'incruste dans ma vie.

J'ai passé mon jeune âge à la dessiner. Une ombre, elle n'était rien qu'une ombre. Elle n'a jamais eu de visage, je lui ai prêté le mien. Elle n'a jamais eu de voix. Je l'aimais comme ça. Muette. Ça évitait d'entendre des conneries.

Palmyre est l'une de mes arrière-grands-mères. Déçue par les vivantes, j'avais trouvé consolation auprès d'elle dont je ne savais rien sinon qu'elle était morte à trente ans, en couches croyait-on.

Certains enfants ont des ours en peluche, des lapins, des bouts de tissu rapiécés, j'avais un fantôme.

Elle avait fini par s'éloigner, en même temps que les gouffres de l'adolescence. Plutôt, elle était tapie, roulée, quelque part au fond.

La voilà qui revient. Cette fois, je la vois de dos, devant la mer (c'est une apparition). Le brouillard se dissipe, les contours se précisent, les couleurs arrivent.

Elle s'impose entre le large et moi, immobile, dans une robe rouge, les cheveux emmêlés.

Elle attend, entre le vert et le bleu, entre la lande désolée et la mer en colère.

Les femmes attendent.

Elle regarde passer les saisons, les années, ça fait pratiquement un siècle qu'elle est morte. Rien ne change. La mer au moins, on ne l'attend pas longtemps, elle revient toujours.

Palmyre aime l'eau qui se fracasse. Les falaises, la hauteur, le bruit de tonnerre. Les endroits qui charrient, qui recrachent.

Sa peau paraît un peu trop vraie sous la robe rouge. C'est une robe courte, trop pour l'époque, comme s'il y avait une époque.

Tous les soirs depuis tout ce temps, le soleil plonge dans l'eau sans que ça change quoi que ce soit. Il faudrait rentrer. Se réchauffer. Se ranimer. Accepter. Ses doigts ont l'air gelés. Il faudrait se faire une raison, fermer les yeux quand il pleut. Mais non, son espoir est plus grand.

Les femmes espèrent.

Palmyre a enfilé une robe rouge et elle refuse de mourir.

Son bras droit est tendu en direction de l'eau, son poignet cassé vers l'intérieur. Dans sa paume, le vent salé. Ses boucles brunes sont figées, ses pieds nus, je ne sais pas si elle a froid, si les mouettes en se posant sur ses épaules griffent ou s'enfoncent dans

la chair, si la chair s'effrite ou si elle frémit, si elle se décompose ou si elle se réveille.

C'est parti d'une carte postale, cette histoire d'apparition, et d'un chagrin d'amour. Un homme que j'aimais m'avait quittée, j'errais sur une application de rencontre et dans les librairies. La carte était près des caisses, robe rouge, fond noir, sur un mannequin de couturière.

Nous étions en mars (je trouvais ça stupide de pleurer au printemps) et cette image me poursuivait. Avril, mai, juin ont passé, je lui ai ajouté des bras, des jambes, une tête, je lui ai fabriqué un décor, je sais que c'est elle. Chaque fois que je suis seule, c'est elle.

J'aimerais vous dire que ça se passe la nuit, que Palmyre dans sa robe rouge appartient aux rêves, mais c'est le jour qu'elle apparaît. Tous les jours. Elle est là entre le paysage et moi, entre mes enfants et moi, entre les livres et moi, entre moi et moi.

Elle ne se contente pas d'attendre gentiment (comme si on pouvait attendre gentiment). Il y a une alerte. Elle saigne. Un filet rouge dégouline

à l'intérieur de sa cuisse, à droite. Du sang plus foncé que sa robe, qui trace un chemin sinueux sur sa peau.

Les passants s'arrêtent, les enfants surtout.

La mer est trop loin pour la rincer.

Il faut donc que tout le monde assiste à ça.

Au problème du sang.

Au cauchemar du sang.

Aux liens du sang.

Les yeux se détournent. Ceux des autres, parce que moi je ne peux pas.

Ils regardent sa robe, pas en dessous.

Ils la trouvent belle cette statue, presque humaine. Elle paraît être en mouvement, sur le point de se mettre à marcher. Ce n'est pas l'espace qui manque (et elle aussi a deux pieds pour s'échapper). À se demander ce qu'elle veut.

Moi aussi j'ai attendu. Enfant, j'ai attendu qu'elle vienne me consoler, me bercer, j'ai attendu qu'elle me ressemble, j'ai cru qu'elle était différente des femmes que j'avais sous le nez. J'ai cru qu'elle réparerait. Elle vient un peu tard, j'ai eu le temps de m'agacer, enfin, elle est là.

Elle est là et je ne peux pas l'ignorer. J'ai essayé : Ne pense plus à Palmyre, ne pense plus à Palmyre, ne pense plus à Palmyre. Palmyre insistait. Je voyais double, triple, j'avais un kaléidoscope de Palmyre. Je ne voyais plus rien d'autre que Palmyre. Je voyais flou, je trébuchais. Bref, il me fallait aller la chercher. C'est peut-être une question de liberté, son corps comme un obstacle entre la mer et moi. Ou une question de survie.

Il faut bien survivre à son enfance (et aux chagrins d'amour).

Les femmes survivent.

J'ai peur de ce que je vais trouver et de ce que je ne vais pas trouver, c'est le problème avec les origines, ça fait hésiter. C'est qu'il s'agit de réveiller des morts, de fouiller des ventres, d'affronter l'obscurité des temps. Comme si échapper aux femmes vivantes n'était pas déjà un exploit.

Revenons au point de départ.

L'autre point de départ.

À l'autre bout des femmes, il y a un paysage.

Nous sommes en Lozère dans un bourg minuscule tout en pente appelé Les Salesses. C'est là que l'histoire se déroule, la vraie, parce que bien sûr Palmyre n'a jamais vu la mer. Ce que je vois d'ici, par la fenêtre de cette chambre, elle l'a vu aussi. Les toits en ardoise dressés en rempart contre le ciel, la cloche de l'ancienne école avec sa chaîne qui pend, les deux pins de l'autre côté de la route. Il y a si peu de monde, il se passe si peu de choses que je peux voir Palmyre, en jupon gris, tremper ses mains dans l'eau gelée du Ragio en contrebas de la maison. Elle les laisse trop longtemps. Elle compte. Elle caresse les parois vertes et visqueuses du premier bac, les algues tapissant la pierre sont étonnamment douces. Elle reste là, jusqu'à l'insupportable. Elle se redresse

au dernier moment, les doigts gonflés, violacés, brûlants. Je croise son regard du balcon où je me trouve. C'est une terrasse maintenant, mais on dit encore balcon, comme avant.

Je viens ici tous les étés depuis que je suis enfant.

Cette maison toute de guingois a été bâtie par mon arrière-grand-père Auguste, un homme pressé plus que maladroit. Un homme qui n'avait pas vraiment envie de cimenter des pierres entre elles. Auguste était un bon vivant, ce qui revenait ici à dire un bon à rien. Auguste riait, Auguste buvait. Auguste avait fait la guerre, il était revenu de Verdun, intact apparemment, la guerre, il l'avait laissée là-bas. Il n'était pas comme les hommes de son temps, des hommes de la terre ou de l'église, des hommes drapés dans des principes, qui calculaient, assenaient, savaient. Auguste ne savait rien, n'appartenait à personne ou plutôt appartenait à tout le monde. Enfin, c'est ce que j'ai compris. Je n'en sais rien, je ne l'ai pas connu. Auguste a empilé comme il a pu des pierres de toutes les formes pour monter des murs pas droits, il a pensé à quelques ouvertures, pas trop, ici, la température peut descendre en dessous de zéro tous les mois de l'année; mais surtout

il a pensé aux canons qu'il allait boire ensuite et aux filles dont il pouvait retrousser les jupes.

Cet homme qui appartenait à tout le monde, Palmyre l'a voulu pour elle.

Ça aussi, c'est l'histoire que je me raconte, je n'en sais rien non plus mais il faut bien raconter quelque chose. Ce que je sais, c'est que Palmyre n'a pas pu être une femme comme une autre, une qui s'est casée avec le premier venu valide (il n'y en avait plus beaucoup), résignée à poursuivre la litanie des saisons à la ferme et à faire des enfants à la chaîne. Elle a été amoureuse. Du genre enragé, pas de celles qui se meurent d'amour en silence, non, de celles qui tempêtent, qui vocifèrent, qui clament. Je le vois dans ses yeux. Du balcon, elle me regarde comme on se venge.